

1 1 13 3
n 68.



RELATION OFFICIELLE
DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

PRÉSENTÉE A L'EMPEREUR ALEXANDRE

PAR LE GÉNÉRAL KUTUSOW,

Durois Dufrenoy

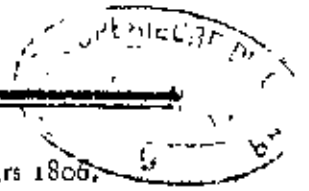
ET

OBSERVATIONS
D'UN OFFICIER FRANÇAIS.

Durois Dufrenoy



Au quartier général de Braunau, le 28 Mars 1806.



JE reçois, par Vienne, la relation du général *Kutusow* sur la bataille d'Austerlitz. Après l'avoir lue avec attention, j'ai cru utile à la gloire de l'armée, à celle de notre Empereur et à celle de nos anciens ennemis, aujourd'hui nos amis, de publier les réflexions qu'elle m'a fait naître.

M.***, *Officier français.*

RAPPORT OFFICIEL RUSSE
DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

OBSERVATIONS.

Petersbourg, 20 Février [4 Mars].

GAZETTE DE LA COUR.

« LE général d'infanterie *Golenischtschew Kutusow* a envoyé à sa Majesté impériale le rapport suivant : »

« Comme votre Majesté impériale était elle-même à l'armée, lors de la bataille donnée à Austerlitz, le 20 novembre [2 décembre] de l'année dernière, contre les Français, je n'ai pas jugé nécessaire d'envoyer à votre Majesté impériale un rapport provisoire sur les principales circonstances de cette affaire, parce que je voulais en remettre à votre Majesté impériale une relation détaillée, après avoir reçu tous les

rapports particuliers nécessaires à cet effet. Mais le mouvement continu des troupes depuis cette bataille, ne m'a pas permis jusqu'à présent de les rassembler tous. Comme j'en ai cependant reçu la plus grande partie, je m'empresse d'envoyer à votre Majesté impériale la relation de la bataille d'Austerlitz. »

« D'après les mesures adoptées pour les opérations offensives de notre armée, l'avant-garde, sous le commandement du lieutenant-général prince *Bagration*, marcha le 14 novembre [26 novembre] en trois divisions sur Vischau, qui était occupé par quatre régimens de cavalerie ennemie. Une division marchait sur la grande route, et les deux autres suivaient de chaque côté. L'ennemi, voyant que le prince *Bagration* avait le dessein de l'envelopper à Vischau, abandonna sur-le-champ cette ville. Quatre escadrons de hussards et deux régimens de cosaques eurent ordre d'attaquer l'ennemi, qui se retira en grande hâte, quoique presque toute la cavalerie vint à son secours, et qu'il nous fût bien supérieur en forces. Il fut poursuivi, pressé et repoussé jusqu'à Rausnitz, où il fut rejoint par de nouvelles troupes. Lorsque le prince *Bagration* fut arrivé à Rausnitz avec l'avant-garde, il la plaça en ordre de bataille sur les hauteurs, et, par l'effet de son artillerie, fit taire les batteries ennemies dirigées contre lui. Cependant la garnison ennemie qui se trouvait à Vischau, empêchait la marche de la première division qui suivait la grande route. Le prince *Bagration* donna à l'adjudant-général prince *Dolgorouky*, l'ordre de s'emparer de la ville avec un bataillon du sixième régiment de chasseurs et du régiment des mousquetaires de

RAPPORT RUSSE.

Pskowisch. Cela fut exécuté après quelque résistance; et les cent soldats et les quatre officiers qui s'y trouvaient, furent faits prisonniers. »

[A] « Le soir, les tirailleurs ennemis qui s'étaient retranchés dans la petite ville de Rausnitz, soutenus par les batteries, commencèrent un feu très-vif contre notre flanc gauche; mais l'adjutant-général prince *Dolgorouky* les repoussa avec deux bataillons du régiment de mousquetaires d'*Archangelgorod*, et s'empara de la ville malgré une vigoureuse résistance. Le lendemain 15 novembre [27 novembre], toute l'avant-garde campa près de la petite ville de Rausnitz. La perte de l'ennemi en tués et blessés fut très-considérable : on lui fit vingt-trois officiers et cinq cents soldats prisonniers; de notre côté, la perte fut très-faible, et il ne nous manqua pas un officier. »

OBSERVATIONS.

A. Monsieur le général *Kutusow* se trompe; il n'a pris ce jour-là que quatre officiers et cent hommes qui avaient été cernés dans le village de Vischau. Il a également tort de parler de morts et de blessés: il n'y a pas eu un mort, mais seulement sept ou huit blessés. Il n'y avait pas là d'infanterie: ce n'était qu'un mouvement de cavalerie; et tout en vous attirant sur le champ de bataille qui lui convenait, l'Empereur ne voulait pas harasser son infanterie, déjà fatiguée par de grandes marches.

Nous ne doutons pas que les Russes, qui réfléchissent aujourd'hui sur la manière dont les Français ont occupé Vischau, ne comprennent que tout ce dispositif tenait à un projet déjà arrêté de la part des Français: en effet, ce n'eût pas été avec de la cavalerie qu'ils eussent gardé Vischau, mais avec une bonne division d'infanterie, couverte de droite et de gauche par des redoutes qu'ils auraient pu armer avec l'artillerie prise à Vienne ou à Brünn.

Mais la bataille d'Austerlitz elle-même n'est que le résultat du plan de campagne de la Moravie. Dans un art aussi

difficile que celui de la guerre , c'est souvent dans le système de campagne qu'on conçoit le système d'une bataille ; il n'y aura que les militaires très-exercés qui comprendront ceci. Les personnes qui étaient auprès de l'Empereur , l'ont entendu dire , quinze jours avant , sur les hauteurs de la poste et des étangs , en revenant de la reconnaissance de Vischau : « Reconnaissez » bien toutes ces hauteurs ; c'est ici » que vous vous battrez avant deux » mois. » Ils ne firent pas d'abord attention à ces paroles , mais le lendemain de la bataille ils s'en ressouvirent.

Dans la campagne de Moravie , l'Empereur avait compris que les Russes n'ayant point un général de première force , devaient penser que la retraite de l'armée française était sur Vienne ; ils devaient mettre une grande importance à en intercepter la route : cependant la retraite de l'armée , dans toute la campagne de Moravie , n'a jamais dû être sur Vienne. Cette seule circonstance rendait faux tous les calculs de l'ennemi , et devait le déterminer à des mouvemens qui le conduisaient à sa perte.

RAPPORT RUSSE.

[B] « Les jours suivans, notre armée fit un mouvement sur la gauche de Vischau, et s'approcha de l'ennemi en dépassant Austerlitz. L'ennemi, qui vit l'impossibilité d'éviter une bataille, chercha à fortifier ses positions, et occupa, dans la nuit du 19 au 20 novembre [du 1.^{er} au 2 décembre], quelques-uns des villages par lesquels nous devions passer. Dans la même nuit, son armée, forte de quatre-vingt mille hommes, reçut encore un renfort de trois divisions; ce qui la rendait le double en nombre de la nôtre. »

OBSERVATIONS.

B. Il n'est pas extraordinaire qu'aux yeux des Russes l'armée française ait paru immense. Ils ont tellement disséminé leurs troupes sur le champ de bataille, et les Français les ont si bien employées, que la grande armée russe a paru une division, et l'armée française plus petite a paru innombrable. Aussi l'Empereur *Alexandre* disait-il le lendemain au général *Savary*: « Vous étiez moins nombreux que moi, et cependant vous étiez plus forts par-tout. — C'est là l'art de la guerre », lui répondit ce général.

L'armée française était, dit-on, double de l'armée russe. Il est certain cependant que les armées russe et autrichienne réunies ne pouvaient former moins de cent mille hommes; car les corps de *Kutusow* et *Buxhofden* faisaient 80 mille hommes, celui du prince *Constantin* 16 mille, et les Autrichiens 25 mille: total, 120 mille hommes. Otez - en 20 mille perdus aux combats d'Hollabrunn, Lambach et Krems, resteraient toujours 100 mille hommes.

Le corps du maréchal *Augereau* et celui du maréchal *Ney*, formant plus de cinquante mille hommes, étaient en arrière en observation sur le Danube, pour se combiner avec l'armée du Nord et les

réserves de Strasbourg et Mayence, et surveiller les mouvemens, qui devenaient très-suspects, de l'armée prussienne.

Les corps du général *Marmont*, du maréchal *Mortier*, et la moitié de celui du maréchal *Davoust*, étaient à Gratz et à Vienne opposés au prince *Charles*, qui avait gagné plusieurs marches sur le maréchal *Massena*, il était encore à sept à huit journées de Vienne ; mais il avait fallu se ménager la possibilité de réunir quarante mille hommes en peu de jours pour opposer à ce nouvel ennemi. Les Bavaurois et les Wirtembergeois étaient dans différentes positions en Bohême ou près de Lintz, pour faire face au prince *Jean*, et le tenir toujours à plusieurs marches de la Moravie. Il n'y avait donc véritablement à Austerlitz que les corps des maréchaux *Soult*, *Lannes*, *Bernadotte*, la moitié du corps du maréchal *Davoust*, la moitié de la cavalerie du prince *Murat* et la garde de l'Empereur ; ce qui faisait soixante-cinq mille hommes sur le champ de bataille. Parmi ces troupes, quinze mille grenadiers d'élite de la réserve ne tirèrent pas un coup de fusil ; de manière que l'armée de 100 mille Russes et Autrichiens fut défaite sans efforts par

beaucoup moins de cinquante mille Français.

[C] « Ils'occupa en outre, toute cette nuit, à placer la plus grande et la meilleure partie de ses troupes près de Praz, où il soupçonnait qu'était le centre de notre armée. »

« Le 20 novembre [2 décembre], à sept heures du matin, nous sortîmes de nos positions près d'Austerlitz. A l'aile gauche était le général d'infanterie comte de *Buxhofden*, et j'étais au centre avec la quatrième colonne. »

« La première colonne, sous le commandement du lieutenant-général *Dochturow*, marcha par le flanc gauche d'Argest par Telnitz, pour, après l'occupation de ce village, défiler vers les étangs qui se trouvent sur la droite. La cavalerie du feld-maréchal *Kiehnmeier* devait, dès que la première colonne aurait passé les défilés près de Telnitz, se porter en avant sur Menitz, et se placer dans la plaine entre ces défilés et les étangs, pour couvrir par-là les derrières de toutes les colonnes. »

« La deuxième colonne, sous le commandement du lieutenant-général comte de *Langeron*, marcha par le flanc gauche pour forcer la vallée entre Sokolnitz et Telnitz. »

« La troisième colonne, sous le commandement du lieutenant-général *Przibyschewsky*, marcha par le flanc gauche tout près du château de Sokolnitz, d'où les têtes des trois colonnes entre Sokolnitz et l'étang situé à gauche avancèrent vers l'étang de Nobolnitz. »

« La quatrième colonne, sous le comman-

C. Non, les Français ne passèrent pas la nuit à placer leurs troupes près de Prazen : mais, par un système opposé à celui des Russes, ils les tinrent réunies de manière que ces 65 mille hommes étaient dans la main de l'Empereur comme un bataillon dans la main d'un bon major, prêts à tout, même à se retirer si l'ennemi était sage ; car l'Empereur savait que l'armée russe était nombreuse et brave, et il ne voulait pas d'une victoire qui fût chère ou douteuse.

Il voulait que les Russes fissent de fausses manœuvres et des fautes, toutes résultantes de son plan de campagne en Moravie, plan que l'ennemi ne devait ni ne pouvait pénétrer.

Aussi l'Empereur disait-il, l'avant-veille, en parcourant les hauteurs de Prazen, les villages de Sokolnitz, Telnitz et Menitz : « Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je me placerais ; mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire. Si au contraire je refuse ma droite en la retirant vers Brünn, et que les Russes abandonnent ces hauteurs, fussent-ils trois cent

RAPPORT RUSSE.

dement du général autrichien feld-maréchal *Kollowrath*, qui marchait par le flanc gauche, devait passer également ce lieu et placer sa tête dans la même direction que les trois premières colonnes. »

OBSERVATIONS.

» mille hommes, ils sont pris en flagrant » délit et perdus sans ressource. »

Cependant le lendemain les ennemis couronnèrent en masse les hauteurs de Prazen : « L'ennemi y restera long- » temps, dit l'Empereur, s'il attend que » j'aie le déposter de là. » En effet, si les Russes avaient montré cette sagesse, et n'eussent pas abandonné les hauteurs, il est probable que l'Empereur eût décampé, pour occuper les positions en arrière de Brünn. Par ce mouvement, il offrait aux ennemis une nouvelle tentation de se placer entre cette ville et Vienne, et pouvait alors ou les prendre en queue pendant qu'ils seraient engagés dans les défilés de Nicolsburg, ou bien les jeter dans le Danube.

L'Empereur avait un avantage à cette manœuvre, parce qu'il aurait eu quarante mille hommes de plus, puisque tout le corps de Vienne, même celui du général *Marmont*, qui était à Gratz, serait arrivé à temps pour attaquer l'ennemi à une demi-journée de Vienne et placer ainsi les Russes entre deux armées françaises.

Telles étaient les dispositions de l'Empereur, lorsqu'il expédia, le soir,

Le maréchal *Davoust* au couvent de Raygern , avec la double instruction , si l'on se battait le lendemain , d'arrêter l'extrême gauche de l'ennemi , et de contribuer à l'envelopper lorsque l'armée russe serait coupée , ou bien d'occuper les positions de Nicolsburg , d'y réunir la division *Gudin* , qui était encore à deux marches en arrière , et le corps du maréchal *Mortier* , afin de mettre les Russes entre deux feux.

On apprit le soir , au quartier général , que des bataillons d'infanterie russe s'étaient présentés vis-à-vis des villages de Telnitz et Sokolnitz. A deux heures du matin on fut instruit que l'ennemi , au lieu de prendre position et de faire construire des batteries de campagne sur les hauteurs de Prazen , faisait filer son artillerie , et paraissait n'attendre que la pointe du jour pour continuer sa marche. On ne douta plus alors que l'ennemi n'offrît le lendemain l'occasion favorable de l'attaquer.

En effet , aux premiers rayons du soleil , on aperçut les hauteurs de Prazen se dégarnissant , et l'ennemi descendant comme un torrent dans la plaine.

Tout était prêt pour la retraite comme pour la bataille : les maréchaux , autour



de l'Empereur, attendaient son dernier ordre.

Chacun savait son rôle dans ce double mouvement. « Combien vous faut-il de temps pour couronner la hauteur de Prazen ! dit l'Empereur au maréchal *Soult*. — Moins de vingt minutes, répondit le maréchal ; car mes troupes sont placées dans le fond de la vallée, couvertes par les brouillards et la fumée des bivouacs : l'ennemi ne peut les apercevoir. — En ce cas, dit l'Empereur, attendons encore un quart d'heure. « Les troupes du maréchal *Bernadotte* qui étaient restées en arrière du défilé, et qui auraient fait l'avant-garde si l'on eût voulu battre en retraite, eurent sur-le-champ l'ordre de se mettre en mouvement et de se porter sur la ligne.

Un aide-de-camp arrive bientôt de la droite, annonce que l'ennemi descend en masse dans la plaine, que la fusillade ne tardera pas à s'engager, et que le projet de l'ennemi paraît être, par un grand circuit, de tourner toute l'armée. On n'apercevait presque plus personne sur les hauteurs de Prazen. L'Empereur donne aussitôt le signal : le prince *Murat*, les maréchaux *Lannes* et *Soult* partent au galop.

Les troupes du maréchal *Bernadotte*,

arrivées à la hauteur du quartier-général, passent le ruisseau du village de Girchikowitz, ainsi que la réserve et la garde de l'Empereur.

Dans la première demi-heure, les hauteurs de Prazen sont occupées, et la plus grande partie de l'armée russe coupée du centre, du quartier-général et de la droite. Dès ce moment la bataille fut décidée; les Russes ne se battirent plus pour la victoire, mais pour leurs vies.

« De cette manière, les têtes des quatre colonnes formaient un grand front [D]. La première colonne avait ordre d'occuper la forêt de Turas sur la gauche, et de faire une attaque décisive sur l'aile droite de l'ennemi, pendant que l'avant-garde du général *Bagratiou*, soutenue par de la cavalerie, devait chercher à garnir d'artillerie les hauteurs situées entre *Dwaraschna* et l'auberge de *Lescher*, pour par-là couvrir la cavalerie qui avait ses positions à droite et à gauche de cette auberge. On devait également garnir d'artillerie les hauteurs au-delà de la vallée de *Dwaraschna*. »

« Le feld-maréchal autrichien prince de *Lichtenstein* commandait toute la cavalerie. »

« Le corps de S. A. I. le grand-duc et *Czarowitz* devait prendre position derrière *Blasowitz* et *Krug*, et servir à soutenir la cavalerie du prince *Lichtenstein*, et la gauche de l'avant-garde du prince *Bagratiou*. »

D. J'en suis fâché pour l'armée russe; dans aucun cas, elle n'aurait trouvé dans la forêt de Turas la droite de l'armée française, qui était à plus de deux lieues de cette position: ainsi les Russes, qui voulaient tourner l'armée pour lui couper le chemin de Vienne, ne se doutaient pas qu'ils faisaient précisément ce que désirait l'Empereur, qui n'attachait aucune importance à cette route. Cependant, pour faire cette manœuvre, ils étendaient leur armée sur une ligne de plus de quatre lieues, lui abandonnant toutes les hauteurs et toutes les positions militaires; enfin, ils laissaient à découvert leur retraite et leur véritable ligne d'opération, la grande route de *Vischau* et d'*Olmütz*.

RAPPORT RUSSE.

OBSERVATIONS.

« D'après ce plan, la première colonne descendit la montagne, traversa vers huit heures du matin le village d'Argest, et, après un combat opiniâtre, força l'ennemi à se retirer sur le village de Telnitz; il laissa dans ce village les tirailleurs et une partie de l'infanterie, et se plaça derrière avec le reste des troupes. »

« Un bataillon du 7.^e régiment de chasseurs fut commandé pour le chasser de ce village; une brigade fut envoyée pour soutenir ce bataillon: elle entretint avec l'ennemi un feu très-vif de mousqueterie; mais, voyant que la ligne ennemie se renforçait toujours davantage, elle se jeta enfin sur lui avec la baïonnette, le battit et le mit en fuite. L'ennemi arrêta les fuyards en les faisant soutenir par quelques régimens, rétablit l'ordre parmi eux, attaqua le front des Autrichiens et le culbuta. Le nouveau régiment d'Ingermanland fut mis par-là en désordre. Le général d'infanterie comte *Buxhofden* accourut sans délai, fit faire halte à ce régiment, le reforma et le fit de nouveau avancer vers l'ennemi. Dans ce moment, le combat devint général sur tous les points des colonnes. En vain l'ennemi renforçait ses troupes avec des colonnes fraîches; en vain redoublait-il sa résistance: le nombre de ses soldats fut obligé de céder à la bravoure et à l'impétueuse hardiesse des régimens russes. Les Français furent battus pour la deuxième fois et mis en fuite. Notre première colonne prit possession du village de Telnitz et des défilés, au-delà desquels on plaça sur une hauteur un bataillon avec deux canons pour couvrir le flanc gauche. Les autres bataillons

RAPPORT RUSSE.

marchèrent, d'après les dispositions arrêtées, sur Turas, ou sur la forêt de Turas. »

[E] « Les ennemis repoussés se mirent de nouveau en ordre, et, après avoir reçu des renforts, se jetèrent avec vivacité sur la première colonne : mais ils furent encore cette fois complètement culbutés ; et cette colonne, qui observa exactement les dispositions arrêtées, poursuivit sans relâche l'ennemi déjà battu pour la troisième fois. »

« Sans avoir égard au danger qui le menaçait sur son flanc droit, l'ennemi dirigea toute son attention sur le centre de notre armée, contre lequel, comme il a déjà été dit plus haut, il avait placé la plus grande partie de ses forces. Le lieutenant-colonel *Monachtin* fut détaché de la quatrième colonne avec deux bataillons des régimens *Novogorod* et *Apscheron*, pour occuper le village situé devant cette colonne, pendant que celle-ci commençait à se mettre en bataille. Mais ces deux bataillons n'avaient point encore réussi à pénétrer dans le village, lorsqu'ils furent subitement culbutés par un corps considérable qui y avait pris position. Ils furent encore poursuivis sur le flanc gauche de la colonne par un autre corps beaucoup plus considérable, qui aussi, dans un moment, atteignit même notre flanc. »

[F] « Lorsque je vis que l'ennemi avait le dessein de s'emparer des hauteurs qui se trouvaient derrière nous, et de nous attaquer par derrière lorsqu'il nous aurait coupé la retraite, je donnai ordre au corps de réserve, composé de troupes autrichiennes qui se trouvaient derrière la quatrième colonne, de se mettre en front devant

OBSERVATIONS.

E. Les quatre colonnes dont parle ici le général *Kutusow*, ne se battirent pendant tout ce temps que contre les deux bataillons des tirailleurs corses et du Pô, le 3.^e régiment de ligne, et pas un homme de plus. Vers neuf heures, le maréchal *Davoust*, avec quatre mille hommes, accourut du couvent de *Raygern* : ainsi tout ce vain étalage de combats, de bravoure, était exercé par quarante-cinq mille hommes contre cinq à six mille ; encore ces troupes formaient-elles un corps d'observation qui était dans un autre système que l'armée, et qui avait ordre de tenir les villages, d'arrêter la marche de l'ennemi jusqu'à ce que le canon se fît entendre sur les hauteurs de *Prazen* et que toute l'armée fût prise par derrière, et alors de se laisser poursuivre par l'ennemi, pour l'attirer davantage et rendre sa perte plus certaine.

F. Le général russe montre peu de générosité d'accabler ainsi une nation qui n'est pas à faire ses preuves de courage militaire. Que de jeunes sous-lieutenans aient dit dans les cafés d'*Olmütz*, que les Français n'avaient triomphé que par

RAPPORT RUSSE.

le flanc gauche , et d'arrêter l'impétuosité de l'ennemi. »

« Ce corps de réserve prit en effet la position qui lui était assignée , mais se retira aux premières décharges de l'ennemi , et laissa le flanc de la colonne complètement à découvert. L'ennemi s'empressa de marcher une seconde fois sur notre flanc , de renforcer ses troupes , et de faire sur nous l'attaque la plus vive et la plus désespérée , pendant que cette colonne était obligée d'opérer sans cesse contre d'autres troupes françaises qui étaient directement en face d'elle. »

OBSERVATIONS.

la lâcheté des Autrichiens , leur inexpérience et leur jeunesse étaient leur excuse ; mais qu'officiellement on dise à un grand souverain que l'armée de son allié n'a pas fait son devoir , qu'on veuille rejeter la perte de la bataille sur cet allié , il y a peu de délicatesse : lorsque tous les Français qui ont été à la bataille peuvent attester que les Autrichiens se sont mieux battus que les Russes , alors cette injustice indigne et soulève le cœur. L'armée autrichienne souffrira-t-elle cet affront ? et les généraux autrichiens qui commandaient ce corps de réserve , survivront-ils à l'offense qui leur est faite ? ce serait un spectacle nouveau dans les nations militaires de l'Europe.

On a peine à comprendre comment une nation qui n'a jamais fait la guerre qu'avec les Turcs , dont la plupart des régimens ne se sont jamais battus , ait tant de morgue , et traite avec tant de mépris les armées d'Allemagne : mais les historiens français , qui sont impartiaux dans cette cause , diront ce que dit aujourd'hui toute l'armée française , ce que dit le 43.^e régiment qui a abordé les Autrichiens , et a depuis abordé deux régimens russes , qu'il a trouvé plus de résistance dans les Autrichiens

« Quoique

que dans les Russes; et ceux qui ont vu le champ de bataille, attesteront qu'il était couvert d'Autrichiens là où le choc a eu lieu, tandis que, sur d'autres points, il n'était couvert que de sacs. Ce n'est pas que nous voulions dire que les troupes russes ne soient braves; Dieu nous garde de parler légèrement de ce qui importe tant à l'honneur de plusieurs millions d'hommes! mais nous voulons seulement dire que les Russes n'ont point le droit de se croire supérieurs, ni aux Autrichiens, ni aux Prussiens, ni aux Français, et d'essayer de flétrir l'honneur de braves gens, victimes des vicissitudes de la guerre.

« Quoique cette quatrième colonne fût la plus faible de toutes (elle était composée des régimens affaiblis par la retraite de Braunau), elle se défendit cependant avec courage et se maintint long-temps dans sa position en supportant un feu très-vif; mais lorsque les majors-généraux *Berg* et *Repninsky* furent blessés, et que par-là leurs brigades restèrent sans chefs, le désordre s'y mit, et les autres commencèrent aussi à se retirer. Comme je m'aperçus dans ce moment que la force de l'ennemi, dirigée contre notre centre, était quatre à cinq fois plus considérable que la nôtre, et qu'elle finirait enfin, malgré toute l'intrépidité de nos troupes, par rompre la ligne et par s'emparer des hauteurs (ce qui lui aurait donné les moyens d'at-

C



RAPPORT RUSSE.

taquer l'aîle gauche de notre armée par derrière), je m'y rendis aussitôt, afin de prendre les mesures nécessaires pour rendre vain le projet de l'ennemi. En montant la montagne, je trouvai les régimens *Fanogorcy* et *Raschsky* coupés de la deuxième colonne. Je les rangeai en bataille, et j'ordonnai au major-général comte de *Kamensky* d'occuper sans délai, avec ces régimens, le sommet de la montagne vers laquelle l'ennemi se portait des deux côtés. Ces régimens firent beaucoup de mal à l'ennemi; mais ils furent enfin forcés de céder au nombre. Ils se reformèrent au pied de la montagne, et restèrent en présence de l'ennemi jusqu'à trois heures et demie. [G] Pendant ce temps-là, le général feld-maréchal prince de *Lichtenstein* ordonna au lieutenant-général *Essen* d'attaquer avec sa cavalerie celle de l'ennemi, qui, soutenue par quelques colonnes d'infanterie, faisait mine de vouloir attaquer par son flanc le corps de S. A. I. le grand-duc et Czarowitz. L'ordre du général prince de *Lichtenstein* fut parfaitement exécuté. La cavalerie ennemie ne put tenir malgré tous ses efforts, et prit la fuite dans le plus grand désordre après une perte considérable. »

« Le régiment de hulans de S. A. I. rompit, dès le commencement de l'attaque, avec le sabre, la ligne ennemie, et poursuivit les fuyards, qui par-tout trouvaient la mort. Mais son extrême ardeur contribua dans la suite à sa perte; car, non content de la pleine déroute de l'ennemi, il continua à le poursuivre dans sa fuite jusqu'aux colonnes même de son infanterie, où il fut reçu par une décharge à mitraille de plus de trente pièces de canon

OBSERVATIONS.

G. Les Russes ne sont pas accoutumés à voir faire la guerre à nos troupes légères. Le général *Kellermann*, qui commandait trois régimens de chasseurs et hussards, se couvrit de gloire dans cette journée par la précision et la rapidité de ses manœuvres : il attira la cavalerie de l'ennemi dans une embuscade devant l'infanterie du général *Caffarely*; à cet effet, du moment que les Russes le chargèrent, il fit volte-face, passa dans l'intervalle des bataillons, et une grêle de balles coucha la moitié de la cavalerie russe sur le champ de bataille.

RAPPORT RUSSE.

qui le mit en désordre et le força à la retraite, avec perte de beaucoup de monde. »

« Dans ces circonstances, convaincu que l'ennemi, qui était plus fort que nous sur tous les points, finirait par s'emparer de toutes les positions avantageuses, je regardai la retraite comme absolument nécessaire, et j'en donnai, sans délai, l'ordre à toutes les colonnes. [H] Lorsqu'en conformité de cet ordre, nos deuxième, troisième et quatrième colonnes, ainsi que les régimens *Fanogorcy* et *Raschky*, se retireraient, et que pendant ce temps l'ennemi s'emparait des hauteurs, S. A. I. le grand-duc et czarowitz conduisit la garde de votre Majesté impériale, qui était sous son commandement, pour attaquer l'ennemi, afin d'arrêter son impétuosité. L'intrépidité avec laquelle la garde se précipita sur l'ennemi, et la bravoure exemplaire de tous ses officiers, jetèrent la confusion dans les rangs de l'ennemi, qui fut mis en désordre et culbuté avec la bayonnette. Non-seulement notre cavalerie rompit la cavalerie ennemie, mais elle enfonça même ses colonnes d'infanterie, parmi lesquelles elle fit un carnage horrible : le régiment des gardes à cheval prit à l'ennemi un drapeau, qui fut défendu avec beaucoup d'opiniâtreté. »

« En général, toute la garde combattit à cette attaque avec cette valeur digne d'un corps qui a le bonheur d'entourer la personne sacrée de votre Majesté impériale; mais elle fut aussi forcée de mettre des bornes à son activité, car toute l'armée était déjà en retraite. S. A. I. rassembla ses troupes, les reforma et se retira dans le meilleur ordre en face de l'ennemi. Le régiment des chevaliers gardes, qui se jeta avec

OBSERVATIONS.

H. Quant à ceci, c'est tout-à-fait faux : en lisant attentivement la relation du général *Kutusow*, on voit qu'il est en contradiction avec lui-même. Les Russes s'attendaient si peu à être attaqués et, et marchaient avec tant de présomption, qu'ils avaient placé leur Empereur, comme le général *Kutusow* le dit lui-même ci-dessus, précisément au poste où devaient se porter les premiers coups.

Ils le plaçaient derrière le village de *Blassowitz*, c'est-à-dire, au centre, selon eux, qui avaient un plan de bataille contre une armée qu'ils ne voyaient pas, en la supposant dans des positions qu'elle n'occupait pas, avec le pacte que les Français resteraient comme des termes et ne bougeraient point. Ils avaient supposé que toute la gauche viendrait tourner l'armée française, et qu'alors leur Empereur, qu'ils avaient mis au centre, serait à même de voir cette manœuvre sans rien risquer,

Mais, dans la première demi-heure

RAPPORT RUSSE.

une vivacité extraordinaire sur la cavalerie ennemie, au moment même où elle se disposait à charger les gardes-du-corps en retraite, contribua beaucoup au bon ordre de cette retraite, et empêcha que l'ennemi ne parvînt à son but. J'envoyai en même temps à ce corps un guide pour le conduire à Austerlitz, afin qu'il pût occuper les hauteurs situées devant cet endroit. »

« Le lieutenant-général prince *Bagratiou* avait reçu l'ordre de maintenir sa position à *Possorskitz*, jusqu'à ce que le général d'infanterie comte de *Buxhofden* eût tourné l'aile droite de l'ennemi ; mais il ne lui fut pas possible de remplir ce but ; car l'ennemi le prévint par une attaque, avec un corps considérable, sur son flanc gauche, et sur la cavalerie du lieutenant-général *Uwarow*, qui était placée dans cet endroit pour protéger ce flanc : ce qui engagea le lieutenant-général prince *Bagratiou* à venir au secours de son flanc gauche avec toute l'avant-garde. Il continua le combat dans cet endroit sans interruption, et ne se retira que lorsqu'il eut reçu l'ordre de se réunir à la gauche à Austerlitz. La cavalerie sous le commandement du lieutenant-général *Uwarow*, pressée par la cavalerie ennemie, bien supérieure et soutenue encore par ses colonnes d'infanterie, la repoussa aussi plusieurs fois ; mais elle fut enfin également forcée de céder à la supériorité du nombre et d'occuper une hauteur, qu'elle garda même jusqu'au soir. Ce mouvement couvrit la retraite du flanc droit de la division du général prince *Bagratiou*. »

« Ainsi se termina la bataille générale du 20 novembre [2 décembre], dans laquelle les

OBSERVATIONS.

du combat, le village de *Blassowitz* fut enlevé, la garde impériale russe attaquée et culbutée, son infanterie hachée, la moitié du régiment noble tué ou pris ; ses canons, ses étendards, le commandant général de la garde le prince *Repin* et les autres colonels faits prisonniers ; et l'Empereur *Alexandre* obligé de repasser le vallon et de se reporter du côté d'Austerlitz, n'ayant plus de communication avec aucun point de son armée.

Quant à la retraite, la garde impériale n'a pu la protéger, car elle a été défaite au commencement de l'action. Mais que veut dire ce mot de retraite ? il n'y eut jamais de déroute pareille à la vôtre. Dès le soir, *Rausnitz*, *Vitschau*, ont été enlevés. Vous-même dites que vos généraux blessés et ceux malades depuis plusieurs jours, ont été pris sur cette route, où l'on n'a pas trouvé un seul corps de votre armée, mais quelques fuyards.

Vous avez perdu plus de quarante mille hommes, tous vos bagages, même ceux de votre Empereur ; plus de cinquante étendards, cent quatre-vingt-quinze pièces de canons attelées et tous leurs caissons.

Vous n'avez pas abandonné vos ca-

RAPPORT RUSSE.

troupes russes, encouragées par la présence de votre Majesté impériale, ont donné de nouvelles preuves de leur bravoure et de leur intrépidité. Ces troupes restèrent jusqu'à minuit en présence de l'ennemi, qui n'osa pas renouveler son attaque. Elles reçurent alors l'ordre de se mettre en marche sur la route de la Hongrie, en se dirigeant vers la petite ville de Czentsch; et l'arrière-garde, sous le commandement du prince *Bagratiou*, prit position devant la petite ville d'Urschitz, où elle eut encore le lendemain un petit combat avec l'ennemi. »

« Nous avons perdu dans cette bataille les pièces de batterie et de campagne de nos première et deuxième colonnes. Ces colonnes furent, par la méprise des guides autrichiens, conduites par un chemin sur lequel il n'était pas possible de traîner du canon; en outre, le pont sur lequel on devait passer rompit: en conséquence on donna l'ordre d'abandonner l'artillerie. »

« Les généraux blessés sont le général *Essen*, qui est mort de ses blessures. »

« Les majors généraux *Sacken*, *Depretadowitsch*, *Gishizki*, *Repninsky*, *Berg* et *Muller*: ces trois derniers sont prisonniers, ainsi que les lieutenans-généraux *Przibyschewsky* et *Wimpser*, et les majors-généraux *Sellechow*, *Strick* et *Schewlakow*: ce dernier était malade, il quittait Vischau dans sa voiture, et n'a pas du tout été à la bataille. En général, d'après les comptes les plus exacts, toute notre perte en tués et en prisonniers ne s'élève pas à plus de 12 mille hommes. »

OBSERVATIONS.

nous parce qu'un pont s'est rompu ou que les chemins étaient impraticables, mais parce que, enfoncés à votre centre, cernés par les différentes divisions de l'armée française, acculés à des marais, tout le matériel a dû rester. Un grand nombre de soldats s'est échappé sans doute, mais à la débandade et en dérouté: aucun corps ne s'est sauvé entier le lendemain et le surlendemain. A la faveur de l'armistice demandé par l'Empereur d'Allemagne, vous vous retirâtes du côté de Goeding, prêtant constamment le flanc à l'armée française; alors le général *Gudin* marcha sur Goeding avec les troupes arrivées à Nicolsburg, et qui étaient destinées, dans le cas où l'Empereur vous eût laissé marcher sur Vienne, à vous prendre en tête et à vous disputer les défilés de Nicolsburg, pendant que l'Empereur vous aurait pris en queue. Vous étiez entièrement cernés lorsqu'à l'issue de la conférence des Empereurs de France et d'Allemagne, une capitulation vous permit de retourner chez vous par journées d'étape.

Voici la différence des institutions militaires des Français à celles des Russes. La garde impériale russe a perdu ses canons, ses drapeaux et ses chefs, a été mise en dérouté, et a obtenu des

éloges publics. Un bataillon français d'un vieux régiment couvert de gloire a perdu son aigle; l'Empereur a fait taire les affections particulières qu'il avait pour ce corps, lui a reproché amèrement la perte de son drapeau; et a refusé long-temps de le lui rendre.

Si ce bataillon en obtient cependant un autre, c'est que dans la même journée il a pris deux drapeaux russes; sans quoi son ancienne renommée, les blessures de ses officiers et soldats reçues dans cent batailles, n'auraient pas été suffisant pour porter l'Empereur à lui rendre un autre aigle. Ainsi, qu'on fasse des complimens à tous les corps qui ont perdu leurs drapeaux, qu'on rehausse beaucoup la gloire de la garde russe dans cette circonstance: rien n'annonce plus la décadence que les éloges donnés à des troupes qui ont perdu leurs étendards, bien qu'elles puissent ne les avoir pas perdus par leur faute.

Avec cela on peut abuser les cafés de Moscou et de Saint-Pétersbourg, quoique nous doutions qu'on réussisse. Quatre-vingt mille Russes ont vu cette bataille; tous peuvent dire qu'ils ont été mal menés et dirigés; tous peuvent dire que dans leurs manœuvres de détail il n'y a pas plus d'instruction que dans

leurs manœuvres générales. S'il n'était question que de bravoure, serait-il une armée plus brave que l'armée turque ? non. Est-il cependant une armée plus faible ? C'est l'ensemble des manœuvres, de l'instruction des officiers, qui constitue une véritable armée ; c'est aussi, ce qui met l'Europe civilisée à l'abri de l'ignorance et du courage féroce des barbares.

Le conseil que nous avons à donner aux Russes, c'est de ne plus parler de cette bataille ; elle appartient à la postérité. Nous leur en donnerons un autre, c'est de ne pas venir se mêler de nos affaires : il est possible qu'ils aient obtenu des succès contre les Persans, les Turcs ou les Polonais ; mais ils ne sont pas organisés pour en obtenir contre les Français.

[1] « Celle de l'ennemi, au contraire, d'après toutes les nouvelles reçues, se monte, tant en tués que blessés, à près de 18 mille hommes. Cette perte de l'ennemi n'est pas douteuse ; d'abord à cause du nombre de ses troupes, qui par-tout offrait de grandes masses à notre artillerie, à notre mousqueterie et à nos baïonnettes, et ensuite parce que ses premières colonnes, et, sur plusieurs points, ses deuxièmes, furent complètement culbutées et poursuivies avec la baïonnette. »

« Au surplus, le colonel *Lanskoy*, que j'ai envoyé au quartier-général français pour l'é-

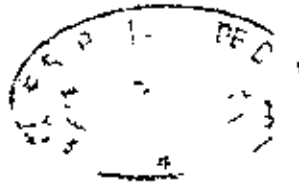
I. Quant à la perte des Français ; elle est aujourd'hui exactement connue : elle n'a pas dépassé d'un homme mille tués et trois mille cinq cents blessés.

RAPPORT RUSSE.

OBSERVATIONS.

échange des prisonniers, m'en remettra à son retour l'état exact, que je m'empresserai d'adresser sans délai à votre Majesté impériale; et alors on verra par le nombre des soldats qui nous manquent, combien sont restés sur le champ de bataille, et combien sont tombés au pouvoir de l'ennemi. »

« Brody, le 14 janvier [26 janvier] 1806. »



FIN.